

Déménagement à bon marché.

Samedi, après les quatre sous de pâte de foie, les deux petits pains et le demi setier de vin, c'est à dire vers midi environ Anatole Combalot, employé à quinze-cent francs du ministère de X. Y. Z., fit trois tours dans son bureau, croisa les bras sur sa poitrine et parla en ces termes à quatre de ses collègues qui se couraient les dents avec les plumes d'oie de l'administration: "C'est lundi le 8, le jour du terme des misérables! Ma médiocrité de leur ne me permettant pas de garder le logement qui occupe à six kilomètres du faubourg Saint-Germain, je me suis décidé, ne voulant pas compter sans cet hôtel qu'on appelle la gratification, pour ne pas compter deux fois, à aller demeurer à meilleur marché, un peu plus loin. Ceci posé, messieurs, il vous est permis de dire que je vais déménager. Dure nécessité!

Le huitième jour du mois, messieurs, poursuivait Anatole Combalot, croire qu'un simple employé possède encore les vingt-cinq francs que la maison Bailly réclame pour un déménagement de dernière classe, c'est faire un rêve acrobatique. "Oh! oui! oh! oui! soupirèrent les collègues en se grattant les ongles avec les caufs de l'administration. "Et pourtant, messieurs, tel est mon sort terrible. D'ici à lundi, il faut que j'emprunte la somme qui n'est indispensable. Sinon, pareil à un chien qui a contracté une alliance mortelle que lui des regards de son maître et n'est perdu sans retour, je serai obligé d'errer, mes meubles en la tête, au sein railleur de la capitale.

—Amer! oh! amer! firent les collègues en construisant des "galottes" élégantes avec le papier superfin de l'administration. "—Donc, reprit Combalot (Anatole) en se tordant les mains, ou je vais être contraint d'écouler sur les mers de la famille, ou, aujourd'hui dimanche, le pont des Arts me verra, nue ébène entre les dents, implorer la charité des académiciens qui passeront encore tout endormis de la séauce de la veille. "—Inouï! oh! inouï! marmoraient les collègues en se frottant les yeux avec les bouts des règles de l'administration.

—Je possède, il est vrai, continua l'infortuné Combalot, une tante blimée de flanelle; mais elle est si dure aux supplications modestes d'un neveu respectueux et dévoué Shylock cet oncle de moi, au de-pisté, en ce qu'il prétend à dix "pour cent", n'était qu'un petit garçon à côté de ma tante maternelle, et les tigre de l'Inde sont plus accessibles à la pitié qu'elle. Quand je lui parle, c'est comme si elle me chahutait. Et puis, dois-je le dire, mon héritage ne doit pas être compris par des démarches imprudentes. Que faire? que faire?

—Combalot, répondirent les collègues du jeune homme désolé, en imitant la chute du Niagara, au moyen de flots de poudre bleue de l'administration, souvenez-vous du texte sacré de Scribe dans le "Macon": "Les mots sont toujours là". "—Qu'entendez-vous que voulez-vous dire? "—Nous voulons dire ceci: que lundi, dès l'aurore, les quatre mousquetaires à cent vingt-cinq francs par mois qui s'épauillent sur la braguette ardue que nous distribuons notre vaudeville de chef de bureau seront à la porte.

—Fais-je un rêve asiatique? "—Non! au chant du coq, ses compagnons d'une voiture à bras qui se lèvent pour quelques sous à peine, nous sommes sans relais chez toi. Ton déménagement ne te coûtera rien. Nous ne demandons pour payer nos sacs, et si y en a, un, qu'un croûton de pain très frais et un litre-métrique de vin de Chio de barrière.

—Dans mes bras! nobles et chers jeunes hommes! s'écria Combalot au comble de l'ivresse. Ah! comme le témoignage d'une vive amitié dilate le cœur et dispense l'homme qui en est l'objet aux belles notions! J'ai encore moins envie de travailler que tout à l'heure. —Sur mon sein! —Mon sein vous est ouvert de deux à quatre heures. Et les cinq employés, qui regrettaient de ne pas être "blanchis" aux barreaux, ce qui eût été une économie notable, en payement de reprendre le cours excessivement interrompu de

leurs travaux quotidiens, en faisant d'aimables plaisanteries sur l'administration. "Voulez-vous, le 8 au matin, dans les rues désertes du versant septentrional de Montmartre, annoncer vous des martyrs, on faisait un bruit infernal dans l'escalier d'une maison de ce pays ignoré.

Anatole Combalot, adulte en core échappé à la conscription conjugale, ce qui ne l'empêchait pas de décrire de légères fustons sous les yeux de la Morale, procédait au déménagement économique que lui avaient proposé ses amis.

Naturellement, pour donner des forces à ses déménageurs, Combalot offrit le "mélié-cassis" de l'aurore, et le "chignon" de pain sortant du four. Les forces obtenues, les amis munis de marteaux entreprirent la démolition des meubles.

Combalot recommandait les plus grands égards pour les cheveux blancs de son mobilier: "—Sur tout prenez garde au portrait de ma tante! sa conservation est la condition "sine qua non" de mon héritage! "—N'allez pas peur! nous allons te soigner ça! "—Patatral! bing! crac! pouff! craquel! zouand!

C'est un ce langage bizarre mais compréhensible, que l'armoire, perdant le centre de gravité, et sa gravité elle-même, s'exprima en tombant avec fracas sur le sol, dans la chambre. "—Vive Dieu! vous outragez mon noyer, le noyer de mon oncle, gémit Combalot. "—N'allez pas peur, reprit les jeunes gens. Ça n'est rien. Et puis dame, tu sais, ce n'est pas notre métier ordinaire, fient-ils docilement.

—Prenez garde au portrait de ma tante, surtout. "—Oh! pas tu posé? "—Là, sur une chaise. "—Ah! oui. "—Ah! mon Dieu! Mort et sépulchre! harla Combalot.

En effet, il y avait de quoi hurler. L'armoire en tombant s'était ouverte. L'un des battants, rencontrant sur la commode un pot de moutarde égaré dans la confusion, l'avait renversé, puis écorché, et la purée jaune coulait tranquillement sur la face sacrée de l'honorable septuagénaire qui appelait Combalot "mon disparteur de veuve!"

Morne, insensible, Combalot regardait le désastre. "—Ce n'est rien du tout, dit pour le consoler, un des déménageurs, en alléchant l'auguste peintre. D'ailleurs, c'est excellent pour les apoplexies. Nous venons de pratiquer un "anovulvement" médical; le remède sur une fligie. "—Oh! le portrait de ma tante marmorait du plus profond de sa stupéfaction le déploré Anatole. Oh!

Néanmoins, les amis chargèrent la voiture, poursuivis dans les escaliers par un locataire néo-cassite qui réclamait les vieux souliers moisis, et le cortège se mit en marche (deux à la bricole, deux poussant à la roue), suivi de Combalot portant le portrait de sa tante, et, sous son habit, une pendule qui sonnait au grand étounement des passants, qui le prenaient pour un nègre de la Porte-Saint-Martin déguisé en "petit blanc".

A la hauteur de la rue... le camion se trouva pris au milieu des voitures vides lancées par une note quelconque. "—Hé! va donc, commandant! cria un cocher à gante blancs, en s'adressant à Combalot. "—Tape-toi dessus, Collignon! ajouta un second cocher dressé sur son siège. "—Hé! lui!... Prenez garde à vos frangines! "—Diab! murmuraient les amis de Combalot. Ça n'est pas drôle. Si le chef du personnel nous voyait!

Enfin, la voiture fut dégagée de ses entraves; déjà au marchait rapidement sur le pavé, lorsque le nombre de la commode mal armée contre les ridelles, glissa lentement et alla se fonder en deux sur la bordure du trottoir. "—Cré pom d'un petit...! Doucement, mille tonnerres! "—Ah! bien, merci, me voilà gentil. "—Un marbre de cinquante francs!

—Les horreux en sont bons, dit un ami pitoyablement. Nous n'avons pas de chance tout de même. Mais dame, tu sais, nous ne sommes pas des déménageurs laurés. C'est pas de l'obligé. "—Alors, reprit Combalot, ce n'est qu'un grand malheur. N'y pense plus. Tâchons d'arriver maintenant.

Le marchand de vin d'à côté s'empressa, sur l'ordre de Combalot, de se rendre à leurs désirs éfrénés. "—Comme les amis du déménagement économiquement se disposaient à prendre sur leurs épaules les meubles démontés, et à les hisser au cinquième, on s'aperçut avec un terreur sans bornes, qu'un chien, — quelle intelligence! — s'éduité par le portrait de la tante à sac, s'en était approché avec intérêt pendant qu'on vidait les facons.

—Et...! "—Si l'on appelle ça maintenant de la peinture à l'huile, dit le marchand de vin, c'est qu'on sera librement étranger aux beaux arts.

A partir de cet instant, Combalot ne fut plus un homme. Ce fut une machine aux ressorts cassés, un pantou au fil rompu. Comme Cain, dans la "Légende des siècles": "Il allait, muet, pâle et frémissant [aux bruits].

En vain ses amis lui disaient: "—Tu sais, dame, notre profession n'est pas tout à fait semblable à celle que nous avons embrassée, ce matin, pour t'être utile. Si tu ne fâches, ça ne nous regarde pas. Nous en avons des ampoules. Combalot ne répondait rien. A peine fit-il un signe de tête quand on lui proposa de manger la moindre des choses, sur le pouce avec un verre de vin.

Il paya néanmoins cette moindre des choses et ce verre de vin. Il consentit même à fumer une pipe, assis comme Marius sur les débris de sa Carthage domestique, qui gisaient sur le parquet de son appartement. Mais ce fut tout. Il ne parlait plus. A dix heures, et sans mettre un ordre exorbitant dans la demeure désolée de leur ami, les quatre employés, soutenant Combalot, prirent le chemin du ministère.

La journée se passa tristement. Les collègues éparpillés dormaient sur les "buvards" de l'administration; et Combalot pleurait: "—Vin, pain, mélié-cassis, voiture, marine, meubles éreintés, et moindre des choses, ci, 60 francs... mais je n'ai pas pris de déménageurs!

Comme on s'y attend naturellement, un dernier malheur gœstait Combalot (Anatole); il en fut atteint à son retour. Pendant son absence, un chat s'était introduit dans son domicile ouvert à tous les vents. L'animal trouvant le portrait de la tante encore imprégné d'un parfum distinct, s'était précipité dessus — antipathie bien naturelle — et avait entièrement sauté par coups de griffe le crâne respectable de la dame riche et vieille.

—Ah! quand ma tante saura ça! s'écria Combalot employé si cruellement éprouvé déjà. Et il est tombé évanoui. A l'heure où j'écris ces lignes, "malgré les soins éclairés", à la bongie, "d'un homme de l'art", Combalot n'a pas encore repris ses sens.

Le professeur Lapponi, qui est le médecin du Souverain Pontife et l'une des autorités scientifiques du Vatican, vient de publier un gros volume intitulé: "Hypnotisme et Spiritisme, étude de médecine-critique." L'éminent professeur s'occupe depuis longtemps du problème spiritiste. Son ouvrage résume les plus récentes découvertes des Lombroso, des Schiaparelli, des Crookes dans ce mystérieux domaine et rassemble un grand nombre d'anecdotes qui paraissent démontrer la réalité de nos relations avec l'au-delà. M. Lapponi raconte des expériences dont il fut le témoin. Il a vu, en plein jour, des médiums s'élever jusqu'au plafond afin d'y graver leurs oracles. Il en a vu qui, par la seule force de leur volonté, ont d'un pouvoir secret, faisaient voler en l'air, papiers à des plumes, les meubles les plus pesants. Il a vu la matérialisation d'un esprit.

—An milieu de la chambre se forma un petit nuage, à l'intérieur duquel se développèrent des lignes et des contours; ces formes s'épaissirent, s'animèrent, prirent de la couleur jusqu'à laisser paraître enfin un visage souriant, des yeux qui brillaient, une poitrine dont on entendait le souffle, un cœur, dont l'assistance comptait les battements. A la tombée du soir (car l'expérience s'était faite de jour et en pleine lumière), cet esprit féminin échappa à tous les regards sans que l'on pût distinguer où il était allé, par quelle route il s'était enfui. Ce fait et d'autres semblables, prouvent au professeur que les âmes des défunts quittent parfois leur séjour pour visiter les lieux où elles ont vécu, pour revoir les personnes et les choses qui leur furent chères. Le livre de M. Lapponi fait grand bruit, comme on devait s'attendre, dans le monde ecclésiastique. On ne dou-

te point, étant donné la situation de l'auteur, qu'avant de publier son ouvrage il n'ait demandé et obtenu l'imprimatur". Et l'on s'étonne un peu de voir les tables tournantes si près du Vatican.

LA REVUE. (Juin 1813) Après Bantzen, l'Empereur voulant récompenser les troupes de sa présence, et remettre sa confiance dans les regards de ses grenadiers, dicta l'ordre suivant: "Le 15 juin, à 10 heures, la garde sera rassemblée sur le plateau de Richenbac Sa Majesté la passera en revue." Depuis Moscou, l'Empereur n'avait pas vu défiler sa garde; les bivouacs hurlèrent de joie, la grande tenue sortit des havresacs où elle attendait l'entrée dans les capitales, et la vieille garde mit aux oreilles ses anneaux d'or.

Le 15 juin, dès l'aube, 60,000 hommes se mirent en marche et, dans un scintillement d'acier, leurs longues colonnes convergèrent vers le plateau. Un matin radieux présageait une journée d'apothéose: les faufaux mélangèrent leurs chants, tantôt se répondant et tantôt s'animant dans un chœur grandiose: s'exaltaient par la vision de leur propre force, ces milliers d'hommes se laissaient soulever par le même flot d'enthousiasme... et c'était bien la dernière journée de gloire et d'orgueil avant les jours de défaites, l'apothéose dernière de la Grande Armée!

La première, parut la Jeune Garde: trois mois de campagne et trois victoires avaient donné à ses conscrits la fierté de l'adulte et l'assurance du regard; les têtes redressaient bravement les lourds shakos balancés avec ensemble au rythme de la marche, et les jugulaires de cuivre soulignaient les mentons imberbes et volontaires. Les fusiliers-chasseurs et les fusiliers-grenadiers qui tenaient la tête — les plus vieux de la Jeune Garde — s'enorgueillissaient de leur costume semblable à celui de la Vieille Garde — hauts gêtres blancs serrés à mi-cuisse sur la calotte blanche, le habit à revers décolorant la veste... Puis, les voltigeurs et les troupes — 10 brigades! — s'alignèrent à perte de vue, sautées dans leurs courtes guêtres bouclées au mollet et dans leurs habits sombres, sans plastron, égayés seulement de la note vive des revers jaunes ou rouges brodés du cor ou de la grande épaulette. Mais quand la brigade Cambroune — flanqueurs-chasseurs et flanqueurs-grenadiers — se présenta la dernière, elle dut s'arrêter, et la cavalerie de la Vieille Garde prit le pas sur elle.

Elle gagna sa place de bataille, en colonne serrée par escadrons, docile au geste de Nansouty, étincelante et guerrière — des généraux division en tête de brigade en tête des régiments... les sergents les nommaient au passage aux conscrits et des noms de gloire ressonnaient: Le feur-Desouettes, Guyot, Colbert, Letort!... D'abord les lanciers rouges, aveltes et charmant... trop pressés... dans leur habit rouge à plastron noir et que le ceinturon blanc pince à la taille, leur pantalon collant à double bande d'or, et la casaque polonoise sur laquelle palpait un large plumet blanc — derrière eux, rouges et verts, les chasseurs, gardes personnels de l'Empereur et dont il porte l'habit, anciens guides d'Arcole et des Pyramides, sacrés déjà par la légende; puis, dans un étincellement de casques, les dragons à l'habit vert, masques fermés, faces glabres de légionnaires gardant dans la dureté de leurs yeux et de leurs lèvres les atroces visages d'Espagne; enfin, soulevant un murmure sur le front des jeunes troupes, lourds, calmes et fiers, hante comme des tours sur leurs chevaux colossaux, les grenadiers à cheval... leurs longues trompettes droites lourdement brodées aux armes impériales, sous leur marche grave dont le rythme scandait leur trot lourd et majestueux, et derrière eux, s'élevaient dans leur uniforme blanc sombre s'élevaient relevés d'écarlate, rouillent dans un nuage de poussière les 8 batteries à cheval de la garde.

Ces 40 escadrons passés dans le diadème des armes, le tintement des gornettes, le roulement sourd de 20,000 sabots, parait la Vieille Garde, l'Immortelle!

Il ne sont que 5,500, mais l'éclat de l'éclat; tous ont trois chevrons, et la moitié porte l'étoile de la Légion. Les hauts gêtres blancs se tendent correctes sans à-coups, sans secouades, et de l'alignement rigide des bonnettes d'ordon au plumet écarlate, des habits blancs barés de la croix blanche des buffières, montre une impression de force calme, disciplinée, irrésistible. L'arme au bras, balançant la main droite gantée de blanc, graves et

presque sévères, ils passent, chasseurs et grenadiers, suivis, l'aveur insigne, par le bataillon des vâtes de Florence, et prennent la droite de la ligne de bataille. A l'extrémité de chaque peloton, les guides, l'arme dans le bras droit, assurent d'un coup d'œil la rigidité du rang, puis silencieux, sans paroles vaines, les grognards attendent...

A la droite de la ligne, tout petit dans la clarté du soleil, un groupe de cavaliers apparut, grossit très vite. Un frémissement secoua les troupes, une ondulation rida cette moisson de plumets et de bonnettes, des commandements brefs claquèrent, puis ces milliers d'hommes se redressèrent... C'était Lui!... Très vite comme toujours, au galop allongé de son arabe blanc, sa redingote grise se rapprocha. Pour flatter son infanterie, il avait revêtu l'uniforme de colonel des grenadiers de la garde, et la plaque de la Légion scintillait sur son plastron blanc... tandis qu'au vol de leurs pelisses d'hermine, les six aides de camp du prince vice connétable précédaient l'alignement rigide de l'escadron de service... De près l'Empereur montre un visage soucieux, un front sombre.

Dans le large salut de son sabre, le maréchal duc de Trévise lui jeta l'hommage de ses 60,000 poitrines, et à cinquante pas du front, l'Empereur arrêta son cheval. Farouches, 3,000 tambours roulerent, et comme la marée noyant les grèves, un cri — non, le cri même des armées françaises, monta irrésistible, dominant tout: "Vive l'Empereur!"

Alors... il y eut une chose colossale... Le Couaquant qui depuis dix ans traversait les foules, traversait les peuples, l'habit fixe et le masque impassible sous les acclamations, le Couaquant s'écroula... L'avenir levait il portait un coin de son manteau sombre et l'homme, sortant de son rêve, eut-il la vision prochaine de la patrie égarante et envahie!... Il leva le bras...

Alors un silence formidable, plus formidable presque que les acclamations, pesa sur la plaine... 60,000 poitrines retirèrent leur souffle; anxieuse, vibrante, l'âme des soldats se tendit vers l'Empereur, et sa voix lente, métallique, détachant les mots et qu'une émotion pourtant étouffée, plana sur les bataillons... "Soldats, criez... vive la France!" E. B.

CUISINE Potage aux bisques d'écrevisses. — Faire revenir au beurre une mirepoix que l'on mouille avec du vin blanc; faire cuire dans ce court-bouillon les écrevisses parées et lavées et en réserve ce court-bouillon. Décortiquer les écrevisses dont on conserve les chairs des queues pour former la garniture du potage. Piler les carapaces et parures avec leur même poids de beurre, puis on passe ce beurre d'écrevisses au travers d'un tamis fin. D'autre part, piler un peu de riz cuit et la mirepoix en les mouillant avec le court-bouillon d'écrevisses et passer le tout au travers d'un tamis, de façon à obtenir une fine purée que l'on délaye avec du consommé. Lier ce fond de potage avec jaunes d'œufs, crème double et le beurre d'écrevisses; assaisonner et reléver d'une pointe de cayenne; y ajouter, comme garniture, les chairs d'écrevisses coupées en dés et quelques grains de riz cuit et quelques croûtons de pain taillés en petite dés et frits au beurre.

Getée d'orange en coquilles. — Sur huit oranges, retirer le zeste de deux en les râpant sur du sucre, prendre le dessus des six autres pour y pratiquer une ouverture ronde dont on découpe en dents de scie les bords avec des ciseaux. Par cette ouverture, retirer de l'intérieur de chaque orange les chairs au-dessus des pépins et les peaux blanches, on les met dans un poëlon de cuivre avec un quart de litre d'eau, faire bouillir, deux minutes, puis passer ce jus au travers d'une serviette; y ajouter le même poids de sucre et le zeste râpé sur du sucre et donner un bouillon à feu modéré, en écumant soigneusement. Retirer du feu et y ajouter 20 grammes de gélatine clarifiée avec un blanc d'œuf et un verre d'eau; passer le tout au travers d'un linge. Faire refroidir et y ajouter trois verres à liqueurs de coraçon. Remplir les coquilles d'orange avec la gelée. Lorsque les oranges sont bien froides, les dresser sur plat muni d'une serviette.

MENU. Dîner. Consommé Théodora Filets de sole à la Cytère Poularde Café de Paris Filet de marccassin rôti sauce romaine Salade Belle Hélène Gâteau Mascotte

LA LEGENDE DE FEVRIER.

Je l'ai entendu conter en l'homme, au pays des châtaignes, maint jour d'hiver, par une pauvre femme qui s'en allait à la forêt ramasser un fagot de bois mort.

Dans ce bon vieux pays où les gens sont naïfs, et simples, elles sont légions, les histoires de ce genre, surtout sur le compte du seigneur Hiver, et sur les maux vains qu'il jeta de tout temps à la misérable humanité.

Celle que je vais vous dire est très peu connue, ou plutôt elle est oubliée sous la poussière des temps, et la brave paysanne qui me la narra était peut-être la dernière à la savoir.

La voici: "Quelques temps", il existait une pauvre mendicant, tellement, tellement vieille, qu'elle ne comptait plus le nombre de ses ans. Ce méchant seigneur Hiver (toujours), qui fait tant de maux aux vieux la trouvait assez âgée et avait décidé depuis déjà longtemps qu'il la ferait mourir, mais à son grand regret il n'avait jamais pu parvenir à le faire, car la rusée vieille connaissait ses intentions, et s'en moquait pas mal; elle avait, comme on dit, l'âme chevillée au corps et se tirait de tous les pièges qu'il lui tendait, pour après le barguer que de plus belle.

Or, une année, le bonhomme Janvier, valet du seigneur Hiver, paria cent écus que quand son tour de régner viendrait qu'il triompherait de la "chétive" vieille, et la ferait geler par le châlier de s'être si peu de plus d'un siècle de son vénéral maître.

Quelques jours plus tard, on porta en terre le bon "Autan" qui venait de trépasser et, selon la coutume, la nuit même, à l'heure de minuit, Sa Vénéralité Majesté le Vieux Temps remit les insignes du pouvoir à Sa Gracuseté "An neuf". Janvier étant des douze mois le premier qui entre en fonctions, il commença sa trentaine le matin même.

Donc il envoya quérir ses frères vassaux: La Froideur, Le Givre, L'Autan, qui une fois arrivés partagèrent son ancienne racotte et lui jurèrent qu'ils généraleraient la damnée vieille qui les tenait tous en échec depuis si longtemps.

Alors, "eh! bon saint Jean", dès que le mois fut commencé, il fit des frimas, des frimas! D'ailleurs, les pauvres petits oiseaux: roitelet, mésange, rouge-gorge, réfugiés dans les gros troncs creux des châtaigniers, sous bois, priaient presque tout, "bonnes gens". Et jusqu'à de grande vols tournoyants de corneilles, maigres et pelées, qui gelaient dans la plaine convertie de neige, et dont on retrouvait, le lendemain matin, les noirs cadavres, éparés et raidis.

Mais il eut beau geler, le glas eut beau tuer les corbeaux dans la lande, il ne gela pas encore fort pour traverser la vieille qui tant bien que mal arriva bien portante jusqu'à la fin du mois. Et alors, avant de franchir l'échalière qui la séparait de Février elle se retourna vers Janvier en clochant ses dents jaunes et pointues dans un petit éclat de rire ironique, et lui cria pour le faire rager: "— Janvier! Janvier! Tu ne gèleras pas la vieille à l'échalière, j'ai encore un petit tourteau et un petit fagotou!"

Ah! tonnerre! Un homme qui "marrognait" en ce moment-là, c'était le vieux Janvier; il pensait non seulement à la colère de son maître, le seigneur Hiver, lorsqu'il aurait cette affaire, qui irait peut-être jusqu'à son roy, mais aux cent écus de son pari qu'il aurait à "bailler", car il n'était pas "riche", et à la risée qu'il aurait désormais de tout temps de ses compagnons, si la vieille lui échappait, car il lui reprocheraient toujours d'avoir été vain car par une chétive mendicant en se moquant de lui. Alors, furieux, il répondit: "— Attends! Attends, tu vas voir, ce ne sera pas le dit que j'aurai été battu par toi, je m'en vais emprunter deux jours au vieux Février justement, et maudite vieille se sera bien le diable si d'ici là je ne t'ai pas le peau.

Ainsi fut fait; il demanda ce temps à Février qui, confiant, le lui avança, et pendant l'absence de Dieu, les vieux n'avaient pas souvenance d'avoir jamais vu pareille froidure... Il neigea, il venta, on aurait dit que tous les démons de l'Enfer s'en mêlaient. D'ailleurs, on s'en rassent encore maintenant, ces deux mêmes derniers jours empruntés, du premier mois de l'année.

C'est le père Janvier qui était content, il en riait tout seul dans sa grande barbe blanche de givre. Enfin, il donna bien tant et tant de froid, qu'il fit geler la pauvre vieille, juste quand elle allait "sauter" l'échalière!

Pensées et Impressions.

Les objets les plus laids sont agréables lorsqu'ils sont à la place où les a mis la nature. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il faut que celui qui écrit des Mémoires aime la vérité jusqu'à lui sacrifier toutes choses. SAINT-SIMON.

Il ne suffit pas d'aimer, il ne suffit pas de comprendre; il faut rendre quelque chose, étincelle pour étincelle, pensée pour pensée. Voilà pourquoi, comme nation, je préfère la Française à toutes les femmes du monde.

L'Allemand est doué pour l'amour, d'une pureté, d'une enfance qui transporte au paradis. L'Anglais, chaste, solitaire, rêveuse, immuable au foyer, si loyale, si ferme et si tendre, est un idéal d'épouse. La passion espagnole mordante et sa morbosité, sa vive imagination, souvent dans sa candeur touchante, rend la résistance impossible: on est ravi, on est conquis.

Cependant, il faut à l'homme une âme qui réponde à la sienne par des éclairs de raison autant que d'amour, qui lui refasse le cœur par une vivacité charmante, gaieté, saillies, de courage, mots de femme ou chant d'oiseau, il lui faut une Française. MICHELET.

Celui qui aime est quelque chose de plus divin que celui qui est aimé, car il est possédé d'un dieu. PLATON.

DEPECHEs Télégraphiques

La Révolution au Guatemala. — Washington, 9 juin. — Il n'y a aucune raison de garder secrets les mouvements du général américain "Marblehead" qui a quitté subitement Panama la nuit dernière.

Ce navire, à la requête du département d'Etat, est parti de San José de Guatemala afin d'y faire une enquête sur les mouvements du vapeur américain "Empire" qui, prétend-on, a débarqué sur la côte du Guatemala des troupes, des armes et des munitions pour le service des révolutionnaires.

Des rapports inquiétants sont parvenus aujourd'hui du Guatemala au département d'Etat au sujet de la révolution qui depuis quelques semaines agit ce pays. Les ennemis du président Cabrera déploient une grande activité dans plusieurs parties de la République, mais il est encore impossible de découvrir les causes exactes du mouvement et quel est le véritable instigateur de cette révolution.

Des détachements de révolutionnaires ont franchi à plusieurs reprises les frontières du Mexique et du Salvador et le gouvernement des Etats-Unis espère que les officiers du "Marblehead" parviendront à se rendre compte de la situation et empêcheront des citoyens américains de se mêler à la révolution. Le vapeur "Empire" qui bat pavillon américain a fait du charbon à Corinthe, Nicaragua, avant de partir pour San José. Aucune tentative n'a été faite pour cacher le fait que ce navire transporte des hommes, des armes et des munitions. Washington, 9 juin. — La croisière du "Marblehead" dans les eaux du Guatemala soulève une question intéressante, soit du droit de gouvernement des Etats-Unis de poursuivre et de saisir un navire marchand américain, étant données les conditions dans lesquelles navigue le vapeur "Empire". Si ce navire est parti d'un port américain simplement chargé d'armes et de munitions de guerre, le gouvernement n'a nullement le droit d'intervenir. Mais s'il a quitté San Francisco avec des armes dans sa cale et des hommes à son bord, indépendamment de son équipage, dans l'intention de former une expédition hostile dirigée contre une nation amie alors son commandant est indubitablement coupable de violation des lois internationales et son navire est sujet à être saisi n'importe où il pourra être trouvé. Si l'"Empire" n'avait pas une expédition hostile à son bord lorsqu'il a quitté les eaux des Etats-Unis, mais qu'il ait embarqué des hommes dans un port du Nicaragua, il est toujours sujet à être saisi du fait qu'il bat le pavillon américain. En ce cas il ne serait ni plus ni moins qu'un simple floussier et le capitaine du "Marblehead" pourrait sans hésitation saisir le navire et l'équipage et les amener dans le premier port des Etats-Unis où ils seraient promptement mis en jugement.